

J'ai sommeil théoriquement

Patrick Imbert

Number 68, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Imbert, P. (1996). J'ai sommeil théoriquement. *Moebius*, (68), 61–64.

J'ai sommeil théoriquement

Patrick Imbert

Sólo se pierde lo que realmente no se ha tenido.

(J.L.Borges, *Nueva refutación del tiempo, Otras Inquisiciones, Obras completas*, t. II, Buenos Aires, Emece, 1989, p. 141)

J'ai sommeil théoriquement, me dit-elle, d'un sourire où ses dents caressent légèrement l'intérieur de ses lèvres glissant imperceptiblement vers la droite. Mes pupilles éclatent de rire en se réfléchissant dans les siennes, vert lumière, calquant la teinture pare-soleil des vitres de l'autobus où les vagues du Rio de la Plata s'accélèrent.

J'ai sommeil théoriquement mais ma peau désire s'étirer contre la tienne, t'envelopper et être caressée des deux côtés.

Mœbius. Réversibilité. Ni intérieur, ni extérieur. La sensualité de part en part écarte le sommeil manquant de nos deux nuits actives. L'extension de nos corps suit le cubisme de son visage quand, après de multiples orgasmes, respirant nos sécrétions, nous cessons de focaliser. Ses yeux alors se multiplient, ses nez, ses joues, ses lèvres, ses chevelures. Soudain, je comprends Picasso. Le cubisme est le visage multiplié des femmes éparses dans les effluves orgasmiques. Le bon sens normé de l'ordre photographique laisse place aux vérités des désirs. Le quotidien du pratique s'enfuit aux lectures de nos tendresses laissant échapper les inscriptions de nos multiplicités.

Le cubisme est l'irruption du désir dans le pompier de l'académique. Impulsion des traits divaguant dans le rêve

diurne repoussant dans le théorique le sommeil attendu du récurage des populations enserrées dans la production.

Je t'encubise avec délice en te respirant de plus en plus proche, mes narines entre tes dents se promenant dans mon souffle. Ta douceur et la mienne, ma vapeur bien en chair, ma traversée de l'intense, nous accordent des visions latérales où se greffent les déceptions de nos vies antérieures. Elles s'accordent en images superposées dans l'hologramme composé des vagues du Rio de la Plata et de la vitre reflété dans tes pupilles renvoyant mes pupilles.

Et les pleurs de ce qui n'a pas été possible avec d'autres, aimés-es pourtant passionnément, donnent du relief en creux à nos expansions érotiques.

L'autobus ralentit et traverse une rangée de palmiers, boules de chaleur chlorophyllienne en pleine photosynthèse.

Mon visage est le tien. Je vois les détails minuscules des palmes comme tu les vois. Mes lèvres entrouvertes caressent tes lèvres comme les tiennes caressent tes lèvres et s'étirent légèrement sur la droite. Mon visage/ton visage se tend, appel intense, timide et confiant vers ton visage qui est le mien. Hallucination. Le cubisme est dévoré par le fantastique d'être ces lèvres femmes désirant tes lèvres sur mon corps, sur mes seins, sur mon clitoris alors que tu écarter mes poils blonds autour d'autres lèvres tout aussi avides.

Je demande ton corps activement dans l'intense tendresse de cellules en effervescence.

Ta langue pénètre mon sexe femme. L'orgasme s'empare de mon ventre et monte dans mon épiderme pour éclater en mille soleils morcelant ce visage qui est le tien en fragments de vitraux orange et rouges accompagnant le chœur d'Israël en Égypte de Haendel.

Les palmiers ont disparu. Ta voix résonne dans mon plexus mais je ne comprends pas ce que tu dis, car l'important est de résonner.

Merci, dis-tu, merci de m'avoir remarquée.

Je ne t'ai pas remarquée. Ton visage jouisseur s'est emparé de mes rêves à la seconde. Je ne t'ai pas remarquée, tu as griffé mon humour de ton cynisme où coule l'angoisse d'amours trop longtemps en attente. Je ne t'ai pas remar-

quée. J'ai compris ta joie, ta force et, quelque part, ta détresse qui ont rejoint les miennes.

Tu m'as bouleversé.

Alors, nous avons parlé. Sans arrêt. Et, dans les flots des mots, nous avons pris cet autobus pour Colonia, échappant à tous les effets statue équestre dont tu parles et qui nous entourent. Nous échappons à ces mentons barricadés de vérités crevant l'azur sans réaliser qu'ils ne sont jamais assis que sur des culs sans imagination, insensibles et soumis à toutes les répressions. Des regards frigides et des muscles bandés, sauf les bons, dans une posture d'agression, ligne bleue horizon, où claquent les langues de bois.

L'effet statue équestre et ses tensions ascétiques soumises à l'ordre nous traversent des rires à l'écoute de nos bonheurs. Car l'effet statue équestre le plus comique est l'éjaculation précoce de tous ces mecs qui pensent jouir en se vidant et dont les spermés se désolent d'une telle inculture, pour agoniser rapidement sans avoir eu la joie de se sentir enrobés longuement d'un filet léger de liquide prostatique.

Frustrateurs de spermés du monde entier, vos mentons en forme de bottes éculées méritent des coups de pied au cul. Trop longtemps, vous avez enserré le monde dans des chaînes de crottin libéré par les chevaux sous le coup de vos éperons.

À la niche, dodo, c'est la nuit. On ne vous souhaite pas de sommeil théorique en descendant du bus et en mêlant nos pas aux pavés désalignés d'une antique cité où le calme d'une esthétique sensible complète nos émotions intelligentes.

Nous nous éperdons dans les rues cachant le XXI^e siècle sous la patine propre au millénaire précédent. Nous déambulons au gré des ouvertures offertes par les rues sur le Rio de la Plata. Nous divaguons dans ce monde où ni la technologie, ni la surpopulation totalement décultivée n'ont encore imposé leurs exigences. Et nous nous disons que, contre la puce de la technologie inventant chaque jour, comme l'imprimerie il y a quelques centaines, de nouveaux millions d'analphabètes affamés et déplacés, n'ayant d'autre espoir que des migrations ne menant nulle part, il n'est de solution que dans la possibilité de détourner les spermés de tous les éjaculateurs précoces des vagins dominés. Sinon, face à la puce et à ses exigences spécialisées, la

souffrance s'accumule et il reste la prostitution infantile encouragée par le rejet de la contraception.

La puce impose la contraception et ceux qui ne le saisissent pas sont des inconscients ou des assassins.

La profusion du sperme n'a d'autre choix que le contrôle par l'artifice ou par le plaisir.

Tes émois, comme les miens, ont choisi le plaisir et c'est avec délice que je retiens ma semence et que je reviens fort de ton énergie dans ton vagin qui titille mon cervelet. C'est avec une intensité plus marquée que je te pénètre, yeux dans les yeux, et que tu gémiss dans ma langue décollant l'intérieur de tes lèvres de tes dents qui, bientôt, morderont mes bourses.

Je suis ton souffle au rythme d'une marée lente qui rabat les plissures du sable sur elles-mêmes.

Je suis la perte de ton regard dans la perte de mes mots et nous glissons de divagations en divagations.

À Colonia, nous n'avons pas pris de photos car ton visage s'est imprégné en moi, à la seconde où je t'ai vue, peut-être avant que le mien s'imprègne en toi mais le mien, en toi, aussi fort que le tien en moi.

Tu as transformé mon corps qui, désormais, a eu lieu comme j'ai transformé le tien. Je suis à ton écoute dans l'excitation de mon sommeil théorique.